

La vaniteuse

Laurence Pelletier

Numéro 158, été 2018

(filles, soeurs et complices de ceux qui vont pieds nus à l'envers de la vie)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88660ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, L. (2018). La vaniteuse. *Moebius*, (158), 53–61.

LA VANITEUSE

Laurence Pelletier

*Il faudrait que je ne vous parle pas,
en français, ou que je m'adresse à
vous comme si vous n'étiez pas, ou
que je lance vers vous mes paroles
mais en ratant exprès la cible, que je
m'adresse à côté de vous, que je m'at-
tende à ce que vous ne m'entendiez
pas et que ce soit très bien ainsi.*

Martine DELVAUX

Je descends de l'avion, traverse le terminal 5 de haut en bas, entre dans le *tube*. En cinq heures une nuit s'est écoulée, et c'est comme si le jour était encore en train de se lever. C'est l'automne et la lumière oblique m'aveugle alors que je marche sur les trottoirs de pavés. Le bruit de mes pas m'est ici singulier, leur cadence semble obéir à une partition plus ancienne. Il y a, dans cette présence décalée, quelque chose d'étrange.

* * *

Je suis venue à Londres pour parler, pour présenter une conférence à l'université, devant plein d'Anglais et d'Anglaises et quelques gens d'autres régions distinguées de l'Europe occidentale. Je suis la seule bâtarde.

Et ça me semble une vieille histoire, qui n'est pas la mienne, un déjà-vu qui rejoue le drame de quelqu'un d'autre, et duquel je me détache, comme d'un bas-relief. Je ne fais que passer, mais j'essaie de me fondre, de faire comme si je pouvais rejoindre cette matière dans un alliage qui ne serait pas trop clinquant.

J'essaie, je joue, c'est un jeu, pour une Québécoise comme moi, il n'y a rien en propre, rien de naturel dans la manière de marcher dans les rues, de monter et descendre les escaliers en colimaçon d'une résidence géorgienne, de manger un scone, ou de boire ma bière comme on le fait à l'extérieur d'un pub. J'ai l'idée d'une noblesse, un fantasme, comme un faux souvenir, qui peut-être s'exprime davantage à l'université que dans d'autres milieux, en raison de la monumentalité des bâtiments, de leurs boiseries d'acajou et de leurs planchers de marbre. Ça m'apparaît comme une évidence, ce que les lieux font à la langue. Je me dis que la distinction jaillit du sol que l'on foule, des murs que l'on longe. Que les racines viennent de là, et que l'accent, c'est autant une affaire de phonétique que d'ameublement, de sonorité que de forme, de souffle que de geste.

*
* * *

Les universitaires se sont réunis à la Senate House pour parler d'amour. C'est le thème du colloque. Des experts et des scientifiques vont parler d'amour, des gens qui ont un regard fin et un savoir pur sur la Chose. C'est un objet comme un autre, c'est ce que j'apprends, que l'on peut analyser, disséquer, expliquer, objectiver. Surtout en anglais. Il suffit d'un concept et d'un texte. On additionne, on soustrait, on fait la synthèse. L'amour en trois temps. L'amour, *Agapè*, *Éros*, *Philia*, et un et deux et trois, il faut énumérer et hiérarchiser, définir les limites et les différences, pour savoir dans quoi on s'embarque, pour pouvoir bien exprimer ce qu'on est en train de vivre, pour identifier et comparer nos recherches et nos expériences, mais moi aussi, moi aussi l'amour, j'ai une histoire, j'ai une théorie.

Je suis la dernière à présenter, et je me dis que ce n'est pas un hasard. Je commence à parler, je suis la seule à le faire en français, je prends mon temps, j'essaie d'articuler, consciente de mon accent, consciente de leur écoute, consciente de ce que je raconte : *Si la philosophie est une histoire d'amour, alors il faudrait pervertir un peu cet amour-là pour que je m'y sente chez moi je propose de m'intéresser à l'amour comme fondement épistémologique la philosophie emprunte aux histoires d'amour leur nécessaire incarnation dans les mots when I was doing my PhD I was told to give my love to this or that male theorist, to follow him je veux penser une épistémophilie féministe : un amour de l'amour du savoir, une volonté de savoir qui a pour fondement la passion amoureuse l'indicible et irraisonné amour de la pensée provoque un shift in her voice je te dis que je t'aime, mais je te le dis dans une langue que tu ne comprends pas son langage injurieux*

revenait se placer dans sa bouche the word cunt comes up, mid-sentence, in her tonalities « My Cunt, red, ugh! »

Chaque mot se dédouble quand je le prononce. Femme. Sexe. Cunt. Le signifiant et le signifié. Signifiant, le mot français, puis anglais, puis québécois. Signifié, l'idée, mais pas l'idée, mon corps de femme à moi, ma voix, et mon sexe quand je le dis – Cunt. Je me vois en train de le dire. Et je les vois me voir.

Ça se termine. C'est le cocktail de clôture.

* * *

Martijn, le premier à avoir fait sa présentation, vient vers moi. Je discute avec un étudiant de la Sorbonne, il ressemble à Gaspard Ulliel, je le lui ai dit et ça lui a fait plaisir, il l'aime et moi aussi, entre nous il y a ce cinéma, une passion commune, on se comprend, et ce n'est pas qu'une question de langue. Martijn s'approche, s'adresse à moi en français. Il me dit qu'il a bien aimé mon texte, qu'il a tout compris, que j'avais un bon rythme. Et moi, ça me réjouit, ça me rassure, merci, j'avais peur qu'on ne saisisse pas, j'avais peur de pas bien prononcer. *Ah, mais pour le coup, tu as très bien prononcé le mot « Cunt ».*

Et là ça se complique. Il y a un malentendu, je crois, est-ce que c'est trop vulgaire *Cunt* pour être dit? En anglais, l'offense s'entend peut-être, mais en français, dans mon français, elle m'échappe, c'est pas le bon contexte, une conférence universitaire, il n'était pas de moi ce mot par ailleurs, je l'utilisais comme un mot d'amour. Avais-je été scandaleuse, avais-je osé dire un mot tout haut qu'il aurait fallu garder bien bas, ne pas l'ériger? Avais-je parlé de Cunt par provocation, sachant que ça allait choquer la

pruderie anglaise et académique, les non-féministes, qui n'ont vu ce mot que dans des commentaires injurieux ou dans la bande de recherche d'un site porno? Est-ce que j'attendais cette réplique, le *comeback*? Tendais-je ce mot comme prétexte de drague? Est-ce que je parle de sexe pour qu'on me le renvoie, qu'on me le montre? Je me suis fait prendre à mon jeu, on ne parle pas du sexe sérieusement, c'est suggestif, c'est racoleur.

Mais: c'est racoleur pour les autres. C'est là mon grand drame. Je porte malgré moi cette aura impudique, qui me dévêt, moi, parce que c'est cela qu'on désire voir. On me pose des questions suggestives. Martijn demande à Adina de me raconter l'aventure de cet ami qui est venu étudier à Montréal: *J'ai cet ami, tu vois, qui a fait un échange au Québec. Il a couché avec une fille, qui lui a dit, pendant qu'ils étaient en train de baiser: « Câllice va au fond, je ne suis pas ta mère. » Alors là, c'était la première fois que je l'entendais celle-là.* Fine anecdote, décidément, on rompt le pain, on communie... De toute la journée, c'était la première fois qu'elle m'adressait la parole, elle n'avait pas voulu le faire, je le savais, et il y avait quelque chose dans son ton de dédaigneux, de méprisant. Je ne sais pas ce qu'elle attendait de moi. Mais peut-être que je le sais, que je voyais ce désir jaloux de me garder bien bas, de me ramener à mon exotisme vulgaire, à cette distinction indigne. Câllice-Cunt, c'est le même trou, la même chose creuse, le lieu de ma bâtardise, qui donne à ma langue ses inflexions disgracieuses et sublime mon être, désormais et pour toujours auréolé de profanation.

Martijn avait bien saisi l'enjeu, avait décidé d'en jouer, il avait ajouté, *je te trouve très charmante.*

Il était Néerlandais mais parlait parfaitement le français-français et l'anglais-anglais. Il me parlait des différences entre le néerlandais-hollandais et le néerlandais-flamand, il trouvait le flamand très beau très doux très chantant, même s'il était évidemment du bon côté de la phonétique, il avait le phonème très propre.

* * *

On s'est retrouvés plus tard dans un pub, lui, moi et d'autres gens du colloque. Je me suis assise à côté de Rebecca. Elle se spécialise en littérature contemporaine des femmes en France. Je lui demande si elle a lu Christine Angot, ce qu'elle en pense. *Je n'aime pas, je préfère les auteures qui ont plus de distance avec leur objet d'écriture.*

Câlice. Mais oui, bien sûr, là, le câlice remonte, comme j'ai le cœur qui craque. Ça m'indigne, ça me tue. Ce n'est pas qu'une question de goût, qu'une question relative, mais une question de vie et de mort; de vérité; c'est essentiel:

Mensonge n° 1: Il y a une distance possible entre l'auteur et son œuvre.

Mensonge n° 2: L'analyse littéraire est un travail objectif.

Mensonge n° 3: L'amour est un objet.

Et toi tu travailles sur quoi, au Québec, qu'est-ce que vous faites? Mon sujet c'est la nudité. Nudité. Nu-dsi-tsé. Je n'arrive pas à bien prononcer, ça glisse et ça bute, dans ma bouche.

Le velours est une liaison dangereuse, je l'ai entendu l'autre jour à la radio. Il définit une liaison fautive, celle qui

relie et met entre deux mots le son Z, *il pleut sur London comme il pleuvait z'autrefois*. Et le cuir, c'est le T qui se faufile *je m'en vais t'à Londres, je vais faire du cinéma*. Alors, ma nudité toute en affriquées, c'est bien une affaire de langage, de tissus et d'étoffes. Des sons et des mots qui se frottent contre moi, contre mon *je* qui essaie de se dire, comme on essaie des vêtements : *j'enfile des bas-collants, je les enlève, je mets des jeans, j'essaie un soutien-gorge à baleines, puis une bralette de dentelle, un gilet de coton ou de laine, texture lustrée ou diaphane, est-ce que ça va ? est-ce que ça tient ? est-ce que ça passe ? je me demande comment aménager ma voix, trouver la bonne apparence, la bonne mise en scène, tout en sachant qu'il y a ce risque, ce bâillement, entre le Z et ma peau, entre le T et mon corps, ce vide entre deux matières, où ça glisse, où ça faille, gage de mon péril*.

Les contractions et les relâchements, l'articulation de mes organes, de mes cordes, m'empêchent de penser l'écrit et ma voix hors de mon corps, de projeter l'écriture loin dehors. Mais je n'arrive pas à voir le lien, je ne comprends pas comment ça se fait, ce rapport sexe-écriture, j'en parle souvent, je pose la question, c'est une évidence aveuglante, que je n'arrive pas à discerner, ce n'est pas racoleur, c'est une question que j'aimerais ne plus poser, avec laquelle j'aimerais en finir, je suis fatiguée de chercher en vain, tout en sachant la vanité du geste. Et c'est peut-être là tout mon scandale, cette vanité que je revendique quand je refuse de différencier être et faire...

Chaque fois que je pose la question du sexe et de la femme, du rapport, du lien, ça éblouit tellement, tout le monde lève son bouclier, tout le monde y va de son fétiche ou de son épouvantail, pourquoi tu dis femme et pas La Femme pourquoi tu dis sexe ça a déjà été déconstruit, ça

n'existe plus, La Femme n'existe plus et son sexe, c'est essentialisant, on dit le genre, le genre. Quand je mets des majuscules, les métaphysiciens autant que les féministes deviennent perplexes. C'est de l'impropriété, c'est suspect, c'est de l'essence. Ils aiment mieux quand on écrit en minuscule, en tout petit, faut montrer un peu d'humilité, de sens critique. Il y a les idéaux ou les choses du monde, tu parles de quel côté laurence, de quel endroit, dans quel camp tu te trouves tu es une femme petit *f* un nom commun un sexe pas propre pas comme LE PHALLUS. Si Je Pouvais Je Mettrais Une Majuscule à Tout, Tout Ce Que J'Écris A Un Caractère Essentiel, Tout Est Un Au Moment Où Je L'Écris, C'Est Une Chose, La Plus Haute. Le Temps De Mon Écriture: En Hauteur, Dans Les Airs, Suspendue. Femme. Amour. Cunt. Câllice. Regardez-moi bien écrire une thèse là-dessus.

*
* * *

Je suis venue à Londres à cause de Valérie, elle m'y a envoyée. Elle m'a dit *tu vas voir*. Comble d'ironie, je n'ai rien vu. Je n'ai jamais trouvé ces lieux que j'étais censée visiter, j'ai raté toutes les adresses dont elle m'avait parlé, passé mon temps à me perdre, à prendre les mauvais virages, à tout confondre parce que Rosewood c'est le nom d'un quartier et d'un boulevard et d'un restaurant et sans doute aussi d'une eau de parfum. J'y allais, à Londres, pour marcher un peu sur ses pas, faire comme si on pouvait superposer deux histoires, deux époques, l'une sur l'autre, les replier et dans ce pli voir se refléter la réalité d'un récit qui n'est pas le sien. Je cherchais quelque trace de sa traîne de velours noir, mais j'aurais dû savoir qu'elle avait effacé l'empreinte de ses pas.

* * *

Ce colloque sur l'amour, quand je lui ai raconté comment c'était, comment on y déduisait l'essence de l'amour dans les textes de Kant et de Comte-Sponville, elle a dit *Non!*... L'essence de l'amour, je la retrouve dans le nom du parfum qu'elle m'a fait acheter. C'est le nom de l'absolu, de la résine distillée du bois de santal. L'amour c'est ce qui tombe ou s'élève quand je l'entends me dire « Oui » et « Non ».